

blikke ved, at ligemeget, hvad der er på billedet, så er det væsentlige en skælven og vibration, en gennemsigthed og svimmelhed, en opsætsighed og forbrænding, krop og ånd blevet ét.

Som disse statuetter, afsøger Huftier, Sivertsen og Zurstrassen med deres malerier det uendelige, åbner sig for det ubekendte, undersøger de rum, hvor drømmene ophæver forbud, mangfoldiggør associationerne, blander farver og linjer som følelserne blander og forbinder morgengryets tøven med middagstimens sikkerhed, tasmørkets spring med stjernernes indlysende og majestætiske tilstedeværelse. Denne særlige og mærkelige tiltrækning, som forbinder dem, er vi på ingen måde udelukket fra, vi humanoider uden syn. Tværtimod, for også vi tiltrækkes, kaldes.

Det er kun op til os selv, at tage imod den bevægelse og følelse som disse billeder udtrykker og afføder. Det er op til os selv at træde ud af blindheden. Det er tilstrækkeligt, ikke at slukke den flamme, som synet tænder, ikke at slukke den af skræk for at brænde sig, ikke at tro at det at bevæges er starten på døden, når det egentlig er optakt til livet. På denne færd, som bringer os længere væk end nogen raket, viser virkeligheden sig under en ny synsvinkel, for den er kun et drømmebillede, som alle de andre. Og drømmen viser sig, som det dén egentlig er: en mulig virkelighed.

Og vi kan ikke mere undskylde os med, at vi ikke vidste, at vi kunne se.

Oversættelse: Tine Byrckel

L'ATTRACTION DE L'ETRANGE

Jean Louis Poitevin

I
Aveugles jusqu'au bout des doigts, nous, les tards venus de la fin du XXème siècle, nous avons cru que perdre nos illusions devait impliquer de nous priver de toutes au nom de la vérité. C'était juste avant que l'écran remplace le regard et que la réalité ne devienne une image plate, lisse, opaque, juste avant que nous soyons exilés de la vie.

Pourtant, vibre parfois comme une corde, ce gouffre transparent qui nous sépare de nous-même. Singulière nostalgie sans objet, sinon peut-être d'un espace, où un chant pourrait naître, un chant de couleurs et de lignes annonciateur d'une polyphonic libre, joyeuse.

Ce que l'on n'ose plus parfois appeler art, tant le nom a été dévoyé et la chose humiliée, n'a-t-il pas pour source un manque qui nous affecte, manque de quelque chose que l'on ne connaît pas et auquel pourtant l'on aspire, vers quoi, par qui l'on est attiré, emporté même?

Si nous sommes devenus insensibles aux grands élans qui soulèvent les montagnes du coeur, c'est que notre oeil vient s'écraser sur ce réel devenu mat; c'est aussi que l'on a restreint le domaine de l'esprit. Il régnerait, dit-on, dans le blanc incompressible qui sépare la lettre de la lettre, un concept de son semblable, ou le miroir du reflet qui l'habite. C'est ainsi que se perd le regard, lorsque l'on ne sait plus la différence entre soi et son reflet, entre ce que la lumière révèle et les ombres qu'elle fait naître.

Nous vivons comme si la part d'ombre qui est le souffle secret dans le coeur de chacun avait déserté l'espérance pour se perdre dans les cachots de l'oubli. "...Notre âme est un trois mâts cherchant son icarie..." écrivait Charles Baudelaire. Il n'y a plus d'homme de vigie pour signaler la terre promise ou rêvée. C'est pourquoi nous sommes voués à la manquer ou à venir nous écraser sur ses falaises.

Il y a peu encore l'artiste était cet homme de vigie, car il savait porter le regard du rêve dans les entrailles d'une réalité à venir. Aujourd'hui, la plupart de ceux qui arborent ce nom d'artiste sont prisonniers entre le miroir et le reflet. Il y a peu encore la peinture jetait ses filets dans les eaux sombres du mystère, des aveuglements solaires, des tremblements ethoniens, pour en rapporter des couleurs susceptibles d'orner un monde à inventer, à construire, un monde où le rêve est avenir.

Aujourd'hui la peinture on ne la voit pas; quant au peintre, on en parle comme d'un être appartenant à un passé révolu. Nos regards savent reconnaître des signes et des signaux. Ils ne savent plus dans le même mouvement épouser les beautés du visible et plonger dans la nuit qui les habite pour éprouver en chaque chose sa part d'invisible.

Peut-être n'y a-t-il plus aujourd'hui que les regards absolus de statues africaines, océaniques ou précolombiennes par exemple, qui peuvent dans le silence cosmique de leur éternité être à la fois voyants et monstres. Voyants, car ce à quoi ils font face vient ou parle de ces mondes intermédiaires où l'esprit, cette union d'affect et de pensée, est roi. Monstres, car ils désignent en leur silence ce que l'homme d'aujourd'hui ne sait plus voir, sa terre promise.

Au cours de la seconde moitié du XXème siècle, aux Etats-Unis en particulier, un partage s'est opéré au coeur de la peinture entre ceux qui, d'un côté, vont tenter de la conduire sur des chemins encore inexplorés, et ceux qui, au prix d'une négation de la peinture elle-même, feront de l'inscription sur une toile, une production d'images rappelant celles dont l'industrie abreuve le monde.

Ce n'est pas parce que, dans sa part la plus visible, l'art contemporain est devenu l'un des grands assassins de la puissance du rêve et du pouvoir même de rêver, qu'il est interdit à certains peintres aujourd'hui d'aller puiser aux sources d'une grande peinture abstraite.

Car ce fut bien un commencement qui eut lieu au tournant du milieu de ce siècle et si certains esprits ont voulu voir dans son occultation par la médiocrité accumulée des images vides, le signe d'un déclin, c'est qu'ils ignoraient qu'en art, il faut se baigner longtemps dans les eaux vives d'une mémoire brûlante pour devenir soi-même un fleuve et ouvrir ses propres voies.

II
L'un des effets du règne de la marchandise est de ravalier l'oeuvre dite d'art au rang d'objet ou de monnaie d'échange et de transformer celui qui les réalise en une sorte de fonctionnaire respectueux des modes. Ainsi, sommes nous gavés d'objets et d'images dont le but est de remplir la vacuité supposée de nos âmes et de nous enliser dans le gris d'un temps qui passe de façon toujours identique.

Pourtant nous n'avons pas perdu notre faculté de voir, d'être voyants ou visionnaires. Nous ignorons qu'elle existe, là, en nous. Un instant en effet peut suffire pour que l'on soit projeté dans l'un de ces couloirs qui mènent à l'irréel. Deux choses suffisent pour cela, que la mèche de l'espérance et du désir que quelque chose ait lieu qui change un peu le monde, rencontre l'étincelle d'une situation atypique, improbable. Depuis toujours l'acte même de peindre, de dessiner a été comme l'expression de cette rencontre, comme l'incarnation de la sublime et infiniment imparfaite plénitude réalisée d'un désir demeuré désir.

Depuis toujours aussi, il y a lutte, une qui traverse chaque être, dont il est la proie et que chaque époque incarne à sa façon. Il y a eu celle où l'on parlait d'âme et où on l'opposait à son double tragique, la chair. On les a remplacées aujourd'hui par un corps conçu comme une mécanique douée d'intelligence. Le monde des records et des performances pouvait dès lors étendre sa domination.

Pourtant entre ces deux voies, une autre ici ou là a fait venir au jour quelques unes de ses pousses, dessinant à travers les âges une figure que l'on cerne mal mais dont on reconnaît à chaque fois quelle pousse lui appartient. Cette voie n'oppose pas les puissances de l'au-delà à celles de l'en-deça, pas plus qu'elle ne cherche à transformer ce qu'elle touche en objet ou en territoire. Non, elle cherche à relier les élans du corps aux éclats de l'esprit, les tâtonnements de l'invisible aux brûlures de l'immensité, les profondeurs du ciel aux chemins de la terre.

Le corps n'est pas celui qui connaît par signaux, mais celui qui accueille en lui pour les y laisser vibrer les voix de tout ce qui n'est pas lui. C'est un corps qui aime tout ce qui. Lui arrive, car comme lui, chaque chose, chaque être est partie de l'univers et comme lui un monde singulier. Cet esprit s'éprouve sur les limites de tout ce qui vit. Il traverse d'un coup d'aile les secondes comme les années lumières. Eux deux forment un être devenu voyant, c'est-à-dire un relais entre les mondes qui forment l'univers. Il en est comme la chambre d'écho et le transformateur. Il envoie vers l'infini les cris des puissances asservies au sol et transmet à son oeil baigné de larmes, à sa main dévorée d'espace, à son pied dansant sur le limon, des nouvelles de ce qui a lieu derrière les étoiles. Cet être là ignore tout de ce qu'est un objet et lorsque ses mains se posent sur une surface, c'est pour y tracer les chemins de l'invisible et de l'indéchiffrable.

III

Dans le chatolement des rencontres, sur les contreforts de l'ivresse, dans l'inaction, sur la toile, un regard complice, une étoile qui se multiplie, un silence qui devient le souffle de la terre, un chaos vibratile de couleurs, un labyrinthe de lignes: autant de trouées dans le mur incernable et gris des illusions, autant de témoignages vivants que tout reste possible. Tout, c'est-à-dire la compréhension qu'une dimension spirituelle traverse et porte l'univers.

C'est en elle que le ciel et la terre s'unissent, en elle que l'homme ému devient voyant, en elle encore que l'énergie de l'insoumission se transmue en puissance de liberté. Ou plutôt cette dimension spirituelle naît de ces multiples rencontres dont elle est à la fois le pays et la voix.

Les alternatives sont un piège. Ou bien l'art pour l'art, ou bien l'art miroir de la société. Comme si l'art avait à voir avec ça. Etre plus ambitieux et plus modeste,



Yves Zurstrassen, *Danse de Signes (Tegnenes dans)* 1992.

c'est ce qui forme la clé permettant d'échapper à ce piège. Plus ambitieux en affirmant que la peinture est soeur du vertige et de l'insoumission, plus modeste en reconnaissant l'immensité de l'obstacle à franchir, à abattre, plus ambitieux en considérant que ce mur au coeur de la vie qui sépare la pensée de l'émotion - ce mur artificiel qui prétend servir à distinguer entre les associations de l'intelligence et les mécanismes du corps pour les asservir l'un à l'autre - est un tigre de papier, plus modeste en reconnaissant combien sont abrupts les chemins de la révélation.

Cette clé, unique et infinie dans ses manifestations, est et reste l'émotion, ce moment où le moi et le monde vacillent, se mêlent, s'entre appartiennent en une sorte de suspens sans mesure, semblent ne plus faire qu'un Je suis entré dans la peau du Monde. Le monde s'est glissé en moi. De cette indentité insoupçonnable entre flèche et cible, grand dehors et incernable dedans peut naître le tableau. Ainsi pour s'avancer vers lui, pour qu'il vienne vers nous: Lâcher la bride au délire, à l'ivresse, au vertige, aux élans qui nous font traverser espace et temps comme on traverse la surface de l'eau.

Pour qu'il y ait émotion, révélation, vision, il faut une circonstance et la rencontre de l'inconnu, quelque chose ou quelqu'un. Une circonstance c'est quand une porte s'ouvre au moment exact où passe cet inconnu, chose ou être, qui va transmuier notre vie en destin. La seule vue de cet inconnu nous emplit d'un trouble et d'un bonheur indicibles et pourtant nous ne savons rien de lui sinon ceci, que c'est lui.

Dans un monde où l'art ne sait plus s'il est miroir ou reflet et où il tente d'épuiser le réel en le forçant à devenir semblable à son image, Huftier, Sivertsen et Zurstrassen ont su, en s'abandonnant aux remous de l'émotion, faire de leur peinture une quête de l'inconnu, du sans visage, du rêve. Si leurs oeuvres sont exposées en compagnie de statuettes africaines, ou autres, c'est qu'elles sont venues jusqu'à nous et qu'il serait beaucoup plus difficile de mettre leurs tableaux dans ces lieux où les forces spirituelles que ces statues incarnent, se manifestent librement. Car il ne s'agit pas de proclamer entre leurs oeuvres et ces statuettes une quelconque influence ou inspiration. Il est plutôt question d'accomplir un voyage inverse, de provoquer, d'exciter un regard, d'ouvrir la porte de l'étonnement et la trappe de la distraction qui conduisent sur les sentiers du rêve.

IV

C'est de réinventer le regard, de réinstaurer la vision qu'il s'agit. Et seules des statuettes ou d'autres présences de ce genre savent, de toute éternité, qu'un tableau n'est pas un objet mais un espace "magique" ou plutôt le domaine où a lieu la révélation d'un Mystère, et que l'images, la représentation n'ont pas en elles-mêmes de valeur. Seul un tel regard sait, quoiqu'il y ait sur la toile, qu'un tableau est tressaillement et vibration, transparence et vertige, insoumission et brûlure, corps et esprit devenus un.

Comme ces statuettes, les tableaux d'Huftier, Sivertsen et Zurstrassen, sondent l'infini, s'ouvrent à l'inconnu, explorent ces espaces où les rêves abolissent les tabous, renversent les barrières, multiplient les associations, mêlent couleurs et lignes comme l'émotion mêlait reliait, les hésitations de l'aurore aux certitudes de midi et les soubresauts du crépuscule à l'évidente et mystérieuse présence des étoiles. Cette singulière et étrange attraction qui les relie, nous n'en sommes pas exclus, nous les humanoïdes sans regard. Tout au contraire puisqu'elle agit aussi sur nous,

nous attire, nous appelle. C'est qu'elles ont déjà fait à leur manière l'expérience qui pour l'homme du vingtième siècle est incontournable. Celle d'un autre espace, sans horizon, de cet infini mobile où des mondes s'avancent sans jamais s'arrêter et affectent celui qui les perçoit d'un souffle émotionnel inconnu, celui du cosmos.

Du jour où l'homme a pu voir de loin la terre avec le regard d'êtres qui viendraient des étoiles, il est entré dans la perspective cosmique. A d'autres époques certains êtres visionnaires l'ont connue. Aujourd'hui nul ne peut y échapper. Et sous ce choc irréversible la peinture bascule. Elle explorait un monde concave dans lequel l'infini dans la fenêtre du regard était le point où s'inversait l'image. Elle a aussi parcouru en tous sens la surface de la toile, étonnée que fut si simple et comme troublée par un manque indéfinissable qu'elle appelait et refusait `la fois. Elle a pour avenir d'explorer un monde convexe, d'habiter cette perspective cosmique qui seule permet de faire du tableau l'espace où ont lieu les noces spirituelles entre une terre devenue oeil lançant ses interrogations dans toutes les directions de l'univers, et un oeil devenu surface sans bord, double de la terre éprouvant lui aussi le grand souffle cosmique.

Il ne tient qu'à nous d'accueillir le trouble et l'émotion qu'elle fait naître en nous. Il ne tient qu'à nous de ne plus être aveugles. Il suffit pour cela de NE PAS souffler sur l'étincelle qui traverse notre regard, de ne pas l'éteindre de peur qu'elle nous brûle, de ne pas croire que trembler c'est commencer de mourir quand c'est renaître à la vie. En cet immobile voyage qui nous conduit pourtant plus loin et plus vite que toutes les fusées, la réalité se montre sous un nouveau jour, elle n'est qu'un songe parmi d'autres et le rêve se révèle tel qu'il est: une réalité possible. Nous n'avons plus d'excuse pour dire qu'on ne savait pas, qu'on ne pouvait pas devenir visionnaires.

Jean Louis Poitevin